

L'UTILISATION DES COLLECTIONS PAR LES CHERCHEURS

Par Anne Lavondes, ethnologue, ingénieur à l'Institut français de recherche scientifique par le développement en coopération (ORSTOM).

A. LAVONDES

L'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération, autrement dit l'ORSTOM, est à la fois un fournisseur et un utilisateur des collections scientifiques. Des chercheurs de plusieurs disciplines recueillent de nombreux spécimens et des objets dans le monde entier, en particulier dans les pays tropicaux.

Actuellement, par exemple, les océanographes de l'ORSTOM travaillent dans le Pacifique et découvrent une faune de grande profondeur tout à fait inédite : sur 2 000 espèces de mollusques, 80 % sont nouvelles. Les botanistes, les entomologistes rapportent des espèces inconnues. Les archéologues mettent à jour un matériel considérable et très varié : minéraux, pollens, bois gorgés d'eau, déchets de cuisine d'origine animale ou végétale, poteries, etc.

Ces matériaux de travail constituent les collections brutes. Elles doivent faire l'objet de recherches scientifiques qui se traduisent par des publications. Il faut pouvoir les comparer à des collections déjà existantes bien identifiées.

Une fois qu'une collection a été étudiée, que les spécimens qu'elle contient ont été nommés, classés, rangés, elle arrive au stade de collection élaborée. Ce n'est qu'à ce stade qu'elle peut être utilisée comme collection de référence,

qu'elle devient un outil pour la recherche. Elle peut être aussi ré-étudiée à la lumière de nouveaux développements scientifiques.

Les musées d'histoire naturelle de France possèdent encore une quantité considérable de collections brutes ou insuffisamment élaborées qui ne peuvent être des outils pour la recherche. Elles représentent par contre un gisement d'études scientifiques et de publications. Mais la systématique étant une discipline en voie d'extinction en France, il faut savoir qu'aujourd'hui l'étude de ce matériel est souvent le fait de chercheurs étrangers qui demandent ces spécimens en prêt et qui publient les résultats de leur recherche dans leur pays et leur langue d'origine.

Par exemple, des chercheurs étrangers étudient actuellement un gecko géant de Nouvelle Zélande, aujourd'hui disparu. Il n'en existe qu'un seul exemplaire conservé au muséum de Marseille. Malheureusement, on ne sait pas dans quelles conditions il a été recueilli, quelle expédition l'a rapporté et de quand il date.

Que l'on déplore ou non cette situation, le fait est qu'une collection ne peut être un outil pour la recherche que si elle a d'abord été un objet de recherche, que si du stade de collection brute elle est passée au stade de collection élaborée. Il serait très souhaitable que chaque chercheur puisse avoir à sa disposition un corpus cohérent de collections bien documentées et en bon état de conservation.

On a déjà parlé ce matin de l'histoire. L'histoire est importante car l'existence et l'état de nos collections sont le résultat de notre histoire, de celle des idées et de celle des musées. Au XVIII^e siècle et pendant la première moitié du XIX^e siècle, au moment où la France lançait à travers le monde entier des expéditions scientifiques de première importance, la nature était au centre des préoccupations philosophiques des savants. L'étude de la nature et celle des sociétés humaines lointaines formaient un tout : des spécimens d'histoire naturelle et des objets ethnographiques ont été recueillis en grand nombre et en même temps par les mêmes navigateurs scientifiques.

C'est pourquoi des objets ethnographiques se sont trouvés étroitement mêlés à des quantités considérables de spécimens d'histoire naturelle. Ces collections, qui ont servi longtemps de référence, constituaient au XIX^e siècle une partie de la richesse exceptionnelle de nos musées et sont devenues pour beaucoup d'entre elles l'héritage des musées d'histoire naturelle actuels. Parmi ces collections se trouvent encore des spécimens uniques d'espèces aujourd'hui disparues, — c'est ce que disait M. Dorst tout à l'heure, — mais aussi, et on l'oublie trop souvent, des témoins d'arts et de techniques oubliés depuis plus d'un siècle et demi, si on considère, par exemple, le cas de la Polynésie. C'est dire la très grande importance de ces collections pour la conservation du patrimoine, mais aussi pour la recherche.

Pour diverses raisons, l'accès aux collections ethnographiques n'est pas toujours aisé. Pour faciliter la recherche, il faudrait que les objets, même s'il ne peuvent pas être exposés, soient triés, classés, répertoriés et rangés dans de bonnes conditions de conservation.

Les changements nombreux et rapides intervenus depuis le XVIII^e siècle font que les Océaniens recherchent comme nous les vestiges de leur héritage culturel ancien. Il se trouve que nous sommes les dépositaires d'une part essentielle de ce patrimoine. Étant spécialiste de la Polynésie, je parlerai surtout du pacifique et de la Polynésie en particulier.

Aujourd'hui, les objets ne peuvent plus être considérés comme des curiosités exotiques ou de simples témoins visuels. Ils font intégralement partie du domaine de la recherche sur le passé. Dans le monde entier, des chercheurs spécialisés en archéologie, ethnologie, histoire de l'art du Pacifique, en collaboration avec les Océaniens eux-mêmes, travaillent à confronter les objets avec l'iconographie et les textes anciens pour mieux comprendre les croyances, les techniques, les conceptions artistiques, etc. des sociétés d'autrefois. L'étude minutieuse des objets aide à mettre en évidence les changements successifs et leurs différentes phases dans ces sociétés, ainsi que l'évolution

de ces arts encore peu connus, même s'ils ont eu une grande influence sur certaines écoles artistiques européennes.

Ces recherches, d'ordre ethnologique et historique, ne peuvent être menées isolément. Elles nécessitent la participation de spécialistes en sciences de la nature, en particulier pour l'identification des matériaux constituant les objets : bois tropicaux, plumes d'oiseaux parfois disparus, dents de mammifères marins, coquillages, etc.

Enfin, une recherche scientifique faisant intervenir des physiciens, des biologistes, des biochimistes est devenue plus que jamais nécessaire pour assurer la pérennité, dans les siècles à venir, de ces objets que plus personne ne sait fabriquer.

Beaucoup de pièces ethnographiques provenant des régions tropicales sont fabriquées avec des matériaux végétaux ou des plumes, des cheveux, etc. Elles sont donc particulièrement fragiles et vulnérables. Beaucoup d'entre elles, faute de soins et de méthodes de conservation appropriées, sont aujourd'hui méconnaissables et difficilement utilisables pour la recherche. Il faut donc que de toute urgence des spécialistes de la conservation des objets ethnographiques soient formés et recrutés pour prendre en charge l'entretien et éventuellement la restauration de ces pièces dont certaines sont uniques ou rarissimes. Il faut aussi noter l'importance de protéger les objets contre les vols, les emprunts abusifs et les déprédations.

Je vais maintenant parler de la documentation car elle est primordiale pour le chercheur qui doit retrouver l'origine, l'identité, la fonction et l'histoire de l'objet. Une partie seulement des résultats des grandes expéditions françaises a été publiée à leur époque et concerne surtout la botanique, la zoologie et l'hydrographie, mais malheureusement rarement l'ethnographie des objets. De plus, de nombreuses pièces isolées sont entrées dans les musées dans des circonstances diverses. Leur histoire en est d'autant plus importante pour connaître leur provenance exacte, leur

date, leurs relations éventuelles avec des collections conservées dans d'autres musées.

Malheureusement, il n'est pas toujours facile de consulter les archives des musées d'histoire naturelle. Les inventaires, quand ils existent, — je parle des collections ethnographiques, — sont trop sommaires ou incomplets. Les étiquettes anciennes, toujours précieuses, même si elles sont parfois inexactes, manquent trop souvent. Des erreurs ou des tendances à l'exagération doivent être corrigées. Par exemple de simples ustensiles domestiques plus ou moins tardifs sont parfois catalogués comme des objets religieux prestigieux datant de la période pré-européenne parce que les vendeurs, dans les ventes aux enchères, pour leur donner un peu plus de valeur, leur donnaient un pedigree prestigieux.

De toute façon, il est essentiel de conserver, avec tous les soins nécessaires, les vestiges, aussi ténus soient-ils, de toute la documentation dont les musées peuvent disposer. Il est important aussi de conserver des documents sur tous les transferts effectués. En effet, un des grands malheurs de nos collections est d'avoir été bien souvent démenagées et, avec la nouvelle dynamique des musées, ce processus ne s'arrêtera pas. Il est donc nécessaire de prendre les mesures de conservation qui s'imposent.

L'avenir. Nous sommes à un moment de notre histoire où les musées sont en pleine réorganisation et animés d'un dynamisme nouveau, c'est une bonne chose, et aussi où les populations du globe les plus éloignées et les plus différentes de nous sont enfin considérées comme des sociétés humaines à part entière.

N'est-il pas temps de constater enfin que tous les témoins d'arts et de savoir-faire ancestraux sont des objets de culture et non plus de nature et d'en tirer toutes les conséquences ?

La première d'entre elles, probablement la plus pressante, est d'admettre que la conservation et l'étude des collections d'art et d'ethnographie, quelle que soit leur provenance, devraient être confiées à des spécialistes des socié-

tés et des cultures qui sont à l'origine de ces témoins irremplaçables. Ces spécialistes devraient être en même temps des professionnels de la conservation des biens culturels.

Une autre condition est prioritaire pour que les collections puissent être utilisées avec profit, autant par les chercheurs isolés que par les grands organismes mondiaux de la recherche et de la culture : des inventaires descriptifs, complets et fiables, avec des dessins et des photographies, doivent être réalisés rapidement et publiés. Il est important de prendre garde, à une époque où les procédés informatiques se généralisent rapidement, de ne pas prendre le risque dans une hâte excessive de pérenniser, en l'informatisant, une documentation qui ne serait pas tout à fait sûre et exacte. Il faut encore une fois insister sur le fait que l'identité et l'histoire des objets d'art et d'ethnographie non européens de nos collections sont encore imparfaitement connues. Seuls des catalogues revus plusieurs fois par des personnes compétentes devraient être livrés à l'informatique et, bien sûr, à la connaissance du public.

Les objets, des plus humbles aux plus prestigieux, réunissent en eux de multiples valeurs qui dépassent leur simple intérêt scientifique : valeur de patrimoine et d'identité nationale ou ethnique et pas seulement pour notre pays, mais pour d'autres pays ; valeur symbolique et bien d'autres encore. Et c'est nous, ici, qui en sommes responsables.

En conclusion, je voudrais remercier mes collègues de l'ORSTOM qui ont bien voulu participer, avec moi, à l'élaboration de cette communication, en particulier Guy Couturier, Francis Friedmann, Alain Marliac, Louis Perrois, Bertrand Richer de Forges.

Je voudrais remercier tout particulièrement M. Fayard, Conservateur du muséum d'histoire naturelle de Grenoble, qui, avant de m'inviter ici, m'avait permis de travailler au muséum d'histoire naturelle de Grenoble, sur une collection ethnographique provenant du Pacifique qui est l'une des plus intéressantes se trouvant en France et cela, dans les meilleures conditions possibles.

FACILITER L'ACCÈS À CES COLLECTIONS : UN ENJEU SCIENTIFIQUE

Par le Professeur Louis David, Directeur du musée Guimet de Lyon, Professeur émérite de l'Université Claude Bernard (Lyon), Président de l'Association Science Musées Médias.

Je vais parler d'une expérience d'accessibilité aux collections. Je vais faire surtout allusion aux collections élaborées, comme aurait dit M^{me} Lavondes, car les collections non élaborées nous feraient commencer un peu loin. L'accessibilité suppose que deux conditions soient remplies :

1° - Une condition de rangement

Il est quand même bon d'avoir entendu, ne serait-ce que pendant deux minutes, qu'il faut ranger les collections. Pour les ranger, il faut également deux conditions :

Il faut d'abord des locaux adaptés. Le moment n'est plus où l'on peut confier à un Établissement la garde des collections dans les locaux quelconques fût-ce le grenier ou le sous-sol d'une mairie ou un autre bâtiment. En effet, il faut des locaux d'un volume suffisant, soit en surface de plancher, soit avec un mobilier moderne sur rail par exemple. Il faut des locaux de qualité suffisante avec une certaine température, une certaine hygrométrie, des conditions physico-chimiques correctes et une absence d'agression biologique. Cela paraît n'être rien, mais ce n'est pas

**Musée d'histoire
naturelle**
science et cité

Les ateliers de Grenoble 1988

Ouvrage publié avec le concours
de la Direction des Bibliothèques, des Musées et
de l'Information Scientifique et Technique (D.B.M.I.S.T.)

© Presses Universitaires de Grenoble
B.P. 47 X, 38040 Grenoble cedex
Tél. 76.82.56.51
ISBN : 2-7061-0368-X

Presses Universitaires de Grenoble
1990